Depuis Baden jusqu'à Quiberon, j'ai pédalé en ne pensant qu'à une chose. Une annonce reçue une poignée de jours auparavant, de façon presque distante. Une morsure dont la tenaille, à retardement, venait juste d'agripper mon esprit.

Tu vas peut-être mourir. Personne n'a formulé cette phrase ainsi, bien entendu. Parce qu'on a des égards envers le pauvre bougre que mord la pince du crabe. Mais l'interprétation tombe sous le sens… Un verdict issu d'une série d'examens rondement menés. Un beau paquet ficelé qui m'avait été sorti de dessous les fagots en moins d'une semaine. Le stade le plus grave dans la graduation des cancers ; celui qui ne laisse qu'un timide pronostic vital.

Les médecins ont fait preuve de tact et bienveillance dans la formulation du diagnostic. Mais quand même, le mot *cancer* est âpre et rugueux quand il franchit la barrière des oreilles. À tel point que pour moi, dans les premiers temps, il est resté coincé quelque part entre tympan et trompe d'Eustache. Depuis ce dernier lundi, j'ai reçu tout cela avec une étonnante sérénité. Un calme que certains ont pu attribuer au courage, alors que j'ai simplement été long à la détente.

Maintenant, le déclic vient de se produire. En quelques secondes, il a enfin parcouru les longs détours neuronaux. Il s'est enkysté dans le lobe cérébral qui reçoit ce genre de messages. L'ancien sportif de haut niveau avait jusqu'ici agi par réflexes organisationnels, en pur tacticien. Maintenant il réalise, il encaisse le coup de façon personnelle. Il visionne, en différé, le début de la course. Il se pose les questions de fond : *Ceci va être un parcours de chasse patate. Mon corps sera-t-il à la hauteur ? Mon moral tiendra-t-il ?* Face à son guidon et aveugle à la beauté du littoral qui défile à sa gauche, il accepte l'évidence. Ses yeux se brouillent de larmes, et pas seulement sous l'effet du vent froid.

Jusqu'à présent, j'ai paré à l'organisation de la riposte, sans réfléchir. Maintenant, je viens d'encaisser la violence du choc. Je suis gravement malade. C'est un des plus redoutables cancers, sans rapport avec ceux pour lesquels la rémission est l'issue la plus fréquente. L'homme va avoir peur, le sportif va s'affaiblir, sa famille va trembler. Tout cela pourrait très mal finir. La mort est peut-être au bout.

Ce vélo où j'éprouve d'habitude tant de sensations grisantes, je vais devoir lui dire au revoir. Adieu peut-être. Le sport ne sera plus mon quotidien, car de tout autres engagements vont me mobiliser. La famille aimante et les bons amis qui m'attendent à Baden ou à Vannes vont s'inquiéter de mon affaiblissement, et redouter pire encore. Vu la façon dont cette affaire est partie, dans les prochains mois, mes degrés de liberté vont se resserrer. Accessoirement, je risque de beaucoup souffrir.

Alors, que faire ? Jusqu'à maintenant, toute la semaine passée, j'ai été bravache. J'y ai été à l'esbroufe, à moins que je n'aie joué à l'autruche. Maintenant, il faut ouvrir les yeux. Le dilemme est clair.
– Se battre ? Jusqu'à présent, j'ai donné l'impression que ce choix serait le mien.
– Être sourd aux recommandations médicales et laisser la maladie exercer ses effets ? Ce n'est pas mon genre.
L'alternative n'est peut-être pas si binaire. Il y a peut-être une autre voie, qui mêlerait de façon ambiguë volonté et faiblesse… *Me foutre en l'air ?* C'est bien l'idée qui tient la corde, depuis que je viens d'enfin mesurer combien le pronostic est mauvais.

Les attitudes possibles défilent vite en ces cas-là. *Je le fais, ou je le fais pas ?* Un petit coup de guidon… On y verrait le signe d'une grande fatigue ; un manque de concentration dû à l'état de choc ; la fatalité de l'accident. Même si j'en connais qui ne seraient pas dupes… Les proches se désoleraient de m'avoir laissé prendre mon vélo pour cette funeste balade. Les médecins se glaceraient au scrupule qu'ils auraient peut-être dû manifester encore plus de douceur dans leur verdict… Non ! À eux tous, je ne veux pas faire porter ce genre de culpabilité. J'aime trop les premiers et je respecte trop les seconds. Et puis je ne veux pas traumatiser le conducteur du véhicule qui viendrait en face. Quant à me projeter en contrebas des glissières de sécurité, épargnons-nous un tel ridicule, car la falaise ne présente ici que quelques mètres de dénivelée. Ce n'est pas le moment d'ajouter une foulure ou une jambe cassée au diagnostic, et le rendre grotesque.

Ce temps de remue-méninges frénétique – quelque part sur la route départementale au niveau de Penthièvre – n'a pas duré longtemps. Peut-être vingt minutes. Parvenu à Drehen, passé la côte sauvage, en moi s'est amorcé un basculement. Je me suis senti comme une balance ignorant de quel côté incliner son fléau ; une once d'espoir est venue se positionner à l'égal de la charge du découragement. Les deux se sont affrontées en combat singulier.

La solution m'est alors venue : il y aurait duel. J'allais m'en remettre au jugement de la nature. Convoquer le risque de la mort et l'affronter sans fleuret moucheté. En accélérer l'effet et m'y soumettre, ou m'engager de toutes mes forces contre elle. Jouer le tout pour le tout. Non, je n'allais pas impliquer dans cette affaire un des conducteurs roulant en sens inverse. Le coup de guidon qui résout tout, ce n'était pas une bonne idée. Bien meilleure était l'option de « tout donner » dans une sorte de sprint décisif.

J'ai été envahi par une de ces submersions d'endomorphines qui inondent parfois les organismes de sportifs. Une étrange rage, pourtant dénuée d'agressivité, s'est emparée de moi. Comme une aspiration à laisser jouer le destin plutôt que d'accomplir moi-même un geste aussi bref que décisif. C'était entreprendre l'affrontement le plus intime qui se puisse concevoir. Deux équipes d'un joueur chacune : mister moi contre lui-même. *Ça passe ou ça casse !*

Oui, je vais rentrer à Baden, mais comme je ne l'ai jamais fait ! Je ne vais pas me suicider. Du moins pas directement. Je vais me lancer en pédalant comme un malade. Si je me pète le cœur, je n'arriverai jamais. Si ça tient, je ne m'arrêterai pas dans mon élan et passerai à un combat beaucoup plus long.

Grand plateau et petit pignon, sans faiblir, à un rythme forcené, j'ai englouti les quarante kilomètres du retour. Aspirant les virages. Doublant des voitures. Jamais je n'avais roulé comme ça, même au temps de ma jeunesse. Et mon vélo m'a ramené chez moi. La bête grimpée dessus avait tenu. Jamais l'ancien cycliste n'avait été face à un tel sprint. Il se devait de ne pas faiblir, en bon sportif, avec pour supporteurs une famille aimante et une équipe médicale au *top*.

C'était décidé : *Le crabe, je vais lui faire barrage. Il ne sera jamais dans ma roue !*

[…]